

SYLVIE TAUSSIG

**PATRON
TITAN**

ROMAN

GALAADE ÉDITIONS

Extrait de la publication

Hugues Chavier est ce qu'on appelle un grand patron, un homme qui s'est battu toute sa vie contre le monde entier pour faire triompher ses intérêts et imposer ses vues. Du moins c'est ce qu'il explique au début de ce journal de bord, tenu à la première personne, qui commence le jour où il devient l'héritier de sa concierge polonaise.

Nous le suivons pendant dix-huit jours, depuis son bel appartement parisien jusqu'à Osaka, en passant par la Roumanie et ses jeunes prostituées. Peu à peu se dévoile la personnalité de cet homme mystérieux, qui ne craint pas d'afficher ouvertement son mépris pour une bonne partie de l'humanité, notamment ses employés, mais aussi sa femme et ses enfants. Qui est-il vraiment ? D'où vient-il ? Que veut-il ?

Loup solitaire pourtant toujours entouré, méfiant des hommes, fier de sa réussite, entièrement tourné vers l'action et le moment présent, boulimique d'entreprises à racheter, Hugues Chavier, patron Titan, ne serait-il pas tout simplement fou ? Ou alors génial ? Pourquoi la mort rôde-t-elle autour de lui depuis toujours ? Pourquoi ses enfants ne sont-ils pas vraiment ses enfants ? Enfin, qui est ce M. Wilson qui vient le hanter jour et nuit comme un fantôme surgi du passé ?

Sylvie Taussig

Patron Titan

Galaade Éditions

Table

Chapitre 1. Où Hugues Chavier apprend qu'il est devenu, de Mme Szyryja, sa concierge, le légataire universel . . .	9
Chapitre 2. Où Hugues Chavier qui conforte chaque jour sa puissance internationale se retire dans son paradis roumain	33
Chapitre 3. Où Hugues Chavier chu du paradis découvre que l'humanité comporte des Messieurs Wilson.	59
Chapitre 4. Où Hugues Chavier sauvé de justesse de l'enfer tombe dans les griffes acérées de la réalité authentique	93
Chapitre 5. Où Hugues Chavier se prépare sa fête nationale	107
Chapitre 6. Où Hugues Chavier se dit qu'il aurait bien aimé être Jonas plutôt que de porter des chemises à fines rayures.	121
Chapitre 7. Où Hugues Chavier se rend compte que ses collaborateurs ne le craignent pas assez puisqu'ils ne le haïssent pas comme un être immortel	131

Chapitre 8. Où Hugues Chavier se demande ce qu'il a fait de sa mère	165
Chapitre 9. Où Hugues Chavier survole Charybde et Scylla	187
Chapitre 10. Où Hugues Chavier reçoit une première boîte qui est la deuxième avant qu'il ne détienne la première	203
Chapitre 11. Où Hugues Chavier reçoit une nouvelle boîte	227
Chapitre 12. Où Hugues Chavier communique à contre-temps sur la définition du moment opportun	247
Chapitre 13. Où Hugues Chavier est invité à inviter à la chasse au tigre de Sibérie	255
Chapitre 14. Où Hugues Chavier fait alliance pour que tous passent par son portail	275
Chapitre 15. Où Hugues Chavier prend connaissance du retour de Bacchus	285
Chapitre 16. Où Hugues Chavier sait son dauphin noyé à vau-l'eau	299
Chapitre 17. Où Hugues Chavier cherche la pile qui le remettra en selle, et au galop	309
Chapitre 18. Où Hugues Chavier sait trop tard qu'il est trop tard	327
L'auteur	341

© Galaade Éditions, 2006
ISBN 2-35176-012-3

Galaade Éditions
43, rue des Cloÿs 75018 Paris – France

www.galaade.com

ISBN : 978-2-35176-012-3
ISBN PDF : 978-2-35176-195-3
ISBN E-BOOK : 978-2-35176-196-0

Photo : © Isabelle Levy-Lehmann

À André, aventurier breton.

CHAPITRE 1

Où Hugues Chavier apprend qu'il est devenu,
de Mme Szyryja, sa concierge, le légataire universel

Mercredi 9 juillet

AVENUE HOICHE – 15 HEURES 15

Mme Szyryja a fait de moi son légataire universel. Ma concierge. Je n'avais jamais pensé que j'avais une concierge. Du reste la qualité de ce type de personnel se mesure à sa faculté de disparaître. On n'en parle que pour s'en plaindre – nettoyage mal fait, lettres ouvertes, disparues, envolées ou perdues, colporteurs grouillant dans les étages. Une concierge est à son immeuble ce que la poussière est au trottoir : ce qui va de soi. Quand le courrier aboutit bien sur la console de l'entrée, que l'escalier est propre, que la sonnette de mon domicile ne retentit pas pour une visite importune, Régine s'occupe des étrennes. À l'épouse revient la gestion du domestique. Paul Zohr, que j'ai interrogé, me l'a confirmé : il ne connaît pas non plus sa concierge, ni de nom ni de visage. « Je rentre trop tard », m'a-t-il dit. Ça, il est très dévoué, peu inventif, mais fidèle. Bien que psychologiquement adipeux, il a un air de croque-mort physiquement maigre, et toujours en noir. Il faudra que je lui dise de grossir un peu, cela fait mauvais effet ; on dira

que j'exténue mes hommes ; c'est qu'il est un méchant convive, des aigreurs d'estomac. Je dois gérer aussi les dyspepsies de mon directeur général. Il n'est pas marié, il rentre très tard le soir, revient très tôt le matin, il m'aime énormément. Je sais le rétribuer : ancien X-Ponts, proche des loges vaticanes, transfuge de l'industrie d'armement, il est précieux dans les questions techniques. Il m'a dit d'accepter cet héritage. J'ai suivi son conseil. Jacqueline s'est occupée de faire préparer mon avion pour lundi et a tout arrangé avec le notaire qui m'a signifié cet héritage, à charge pour moi de venir le prendre en Pologne. Lundi, le 14 juillet. Là-bas, c'est jour ouvrable.

Je n'ai rien su d'une maladie de ma concierge. Personne ne prend de mes nouvelles ! Je n'aime pas que l'on en prenne : je vais bien et, si cela allait mal, je ne le dirais pas. Cela se saurait tout de suite, et mon cours de Bourse plongerait. Ils en tireraient profit, contre moi. Un homme sur qui convergent les regards de presque quatre cent mille salariés et quatre fois plus d'actionnaires est une âme forte dans un corps sain : il cultive la maîtrise de soi. Tel l'aimant du compas sur un navire en détresse, je suis sur le pont ; et où que je sois, capacité de jugement et convictions me demeurent. Jamais nulle part et partout à la fois, toujours égal à moi-même, toujours en capacité de surprendre, je les surveille. Ils me craignent. Ils m'aiment. Ce sont mes employés. Je circule, je décide, je communique, je contrôle. La tension crée une bonne atmosphère de travail. Actionnaires, clients, collaborateurs, concurrents, je veille. Parfois je consulte.

C'est à peine si j'autorise Régine à me déranger. Alors une concierge, qui plus est malade... Elle est peut-être morte sous les roues d'un chauffard. C'est peut-être même

moi qui l'ai écrasée jeudi, à mon retour de Londres. J'étais très préoccupé. Les gens ne font jamais attention au lieu où ils traversent. L'euro est en période de très grande turbulence, la réunion a été mouvementée. Mon banquier me menace sans le dire, et sa main évasive signifie de très anonymes mouvements de fonds. Il me parle de mon niveau d'endettement, et moi j'entends qu'il veut diversifier ses investissements. « N'est-ce pas vous, et avec la bénédiction de qui il faut... », mais il ne me laisse pas finir. Il n'est pas inconcevable qu'il revoie les conditions trop favorables de ses prêts. « Cher ami, ai-je repris, c'est vous qui m'avez encouragé à me surendetter. » Il a protesté : les temps changent, et les règles européennes, enfin tout tend à proscrire la relation *intuitu personae* entre le banquier et son client. Des prétextes. Et sous les fenêtres, il y avait ce rassemblement antimondialisation ; je ne sais pas quelle mouche les a alertés de notre conférence secrète : dès qu'il y a secret et confidents, il y a espions et divulgation, il y a nécessité de monter un système de fausses confidences. Toute information fabrique ses informateurs. Et je suis rentré pour apprendre que des hackers avaient piraté mon site et conçu un canular idiot, une image de moi dans une posture obscène, le froc baissé, en train de baiser la Terre. Tout cela parce que mes collaborateurs ne sont pas d'avis que j'introduise notre filiale TF en Bourse ; qu'il valait mieux garder les pleins pouvoirs qu'être à la merci... Oui, mais j'ai besoin d'argent. La croissance d'un groupe ne se fait pas sur fonds propres. Ne pas coter TF, c'est refuser l'opportunité d'une opération qui impactera nos bénéficiers. Les autres ne vont pas m'attendre. Quelle absurdité d'imaginer qu'il faut commencer par définir une stratégie et se donner les moyens ensuite. Mes collaborateurs ne jurent

que par des recettes de père de famille qui cuisine le civet de lapin du dimanche. Pour croître, il faut faire très exactement le contraire : absorber puis regarder et inventer. Inventaire de ce qu'on a acheté, classification de ce qu'on a, articulation des deux. Au besoin, pour la cohérence, faire les acquisitions qu'il faut. Mais eux, à la première zone d'ombre, ils tremblent, oui, à la première erreur de gestion, ils s'agitent... Et l'aventure ? J'affronte l'inconnu, et ce sont sans cesse de nouveaux défis. Ils ne peuvent pas comprendre ; ils voient seulement que Dussardier fait dans l'armement et dans la distribution, Lormayer dans l'énergie, les turbines à gaz, les gaz rares et le parapétrolier, Bertold dans les cosmétiques et l'assurance. Et ils trouvent que cela va de soi. Quand tous lorgnent vers les médias et les nouvelles technologies, on dit encore que cela va de soi. Mais rien ne va de soi. Rien ne se fait par nature, et rien par hasard. Tout groupe est une chimère : il tient par l'imagination du patron qui l'impose à la nature des choses, par son intelligence, son génie, à la force du poignet. La réalité aura toujours raison contre moi. Si je rachète telle entreprise de tel secteur, c'est parce qu'elle est la locomotive de son secteur, ou qu'elle offre la potentialité de le devenir, et tant mieux si cela infléchit ma stratégie. Si ce n'est moi, ce seront les autres. Et nous voilà les cibles de la haine collective des démagogues et des poétaillons du brin d'herbe ! Contre la banque, contre le commerce mondial, contre la technologie, mais pour quoi ? Les vrais poètes ont magnifié le chemin de fer, la fée électricité et le chant du styrène...

Du reste je n'ai que faire de l'avis de mes collaborateurs. Un patron met son intelligence au sec. Bienheureux si mes hommes ne sabordent pas mes efforts. La brise de l'opinion

les effarouche. Ils me plombent ; je les paye et ils ne me restituent qu'une profusion anarchique d'avis divergents. Je les laisse entre eux. Ils mettent à plat tous les paramètres, et c'est une jungle inextricable où ils tournent en rond, s'enferment, se blessent, s'épuisent. Alors j'apparais, tel qu'ils me veulent, calme, calculateur, si péremptoire que leurs objections se brisent sur ma parole. C'est moi qu'ils épuisent, mais ils n'en sauront rien. Je suis l'homme de la situation. Quand ils m'ont vidé, je congédie English, le chauffeur, je prends le volant et je fonce comme jamais il n'oserait le faire. Ce n'est pas qu'il craigne pour son permis, il sait que j'ai le bras long et les appuis qu'il faut, non : il honore la voiture, il l'écoute, et c'est comme si le moteur lui parlait. C'est ma voiture : je la pousse comme je veux ; si le moteur explose, je la remplace. Et quelle que soit la décision que j'ai prise et imposée aux autres, je sens le moteur monter en puissance. Il n'y a pas d'alternative pour qui veut sortir d'une mauvaise passe : il faut regarder et agir, percer, foncer, forcer le passage avant que les dangers ne s'accumulent, prendre de court l'épaisseur du destin et en rester le maître. À Paris, je lance mon coupé à pleine puissance sur le périphérique, les yeux plus jaunes que les phares ; l'embrayage ronfle sous mon pied, mon cœur se décroche, je ne vois plus défiler les portes de la ville. Les lumières se font, pour moi, gerbe de feu. Oui, j'ai pu écraser ma concierge.

Elle m'a désigné comme son héritier, et je l'accepte. Nul n'a le droit de ne pas honorer les dernières volontés d'un mort. L'ordre du monde s'en ressentirait. Une fois de plus, ils diront que je suis superstitieux. Certains vont ressortir les casseroles mal récurées, les avantages accordés par mon beau-père, la faillite spectaculaire de mon beau-frère, et

surtout le sale dossier de mon héritage paternel, mais ma politique de communication à cet égard ne varie pas : pas de secret, pas de tabou, juste la douleur bienséante d'un fils. Je dois accepter le legs. Il serait mesquin de ma part d'agir autrement, et la mesquinerie est pour les cloportes qui m'entourent. Et cela rabâche que C&B opère un virage vers la course à la taille sur un marché mûr, la bave du crapaud... Dire que j'ai besoin de ces cloportes : car le cloporte est une catégorie capitale dans la mise en mouvement de mon intelligence : je ne me détermine que quand je pressens la réaction du cloporte, petitesse, vulgarité, conformisme, crainte. Sa tête de lapin pusillanime, le frémissement dégoûtant de son museau à moustaches, c'est mon secret : j'ai un cloporte intérieur. Et je le hais.

AVENUE HOCHE – 15 HEURES 45

L'action TF caracole. J'avais raison. Lormayer fulmine. J'ignorais qu'il préparait quelque chose dans ce secteur, mais il signe sa défaite : les médias ont réussi à lui voler l'image de sa trogne en colère. Ah, la vie est presque belle. Sans doute Mme Szyryja m'a-t-elle aimé dans l'ombre : un grand homme passait devant la cachette de sa loge. Les gens m'adorent ou m'exècrent. Elle m'a aimé du seul amour dont je rêve, pur, sincère, désintéressé, en femme à la fois présente et inaccessible, jamais ogre, droite comme un cierge, le sexe accueillant. Sans qu'elle me demande rien, sans qu'elle me somme d'aucun compte, sans qu'elle exige et récrimine comme font les femmes : *Est-ce que tu m'aimes... Dis-moi que tu m'aimes !* Pour elle j'aurais bâti cette fortune. Mais voilà, ce que je fais, je ne le fais pour personne : je le fais parce qu'il faut le faire. Et ils n'ont

encore rien vu. J'ai hérité de ma concierge. Ma destinée est solitaire. J'ai déshérité Aurélien. Il n'aura que la part réservataire. C'est une telle nouille ! Il aurait du cran qu'il ferait ce que j'ai fait des dernières volontés de mon père. Moi, dès que j'ai eu vent de ce que mon père avait commencé à me déposséder, enfin qu'il s'y préparait... Il est mort avec cette intention. Paix à ses restes : sa mort est bien tombée. Dans notre famille, les hommes se font seuls.

Mince, ma ligne privée. Oui, Jacqueline, je sais, merci. Mon rendez-vous avec le ministre. Pourquoi faut-il que toujours la course de ma pensée soit interrompue en plein vol ? Comme j'envie les ermites, j'envie même les chômeurs. Ils gèrent eux-mêmes leur agenda, et d'ailleurs ils n'ont même pas de rendez-vous. Ce luxe. Mais ils sont inutiles, et il faut tout leur faire : leur donner la becquée en RMI, les protéger sous le toit d'une APL, les soigner au chaud d'une CMU, les bercer de promesses, leur conter le conte qu'un jour leur prince viendra, qu'on rasera gratis et que les alouettes leur tomberont toutes cuites... Je choisis l'action : c'est ma responsabilité humaine que d'être un modèle pour les générations montantes. Oui Jacqueline, cela s'impatiente. Il faut faire attendre les ministres, cela entretient leur obligeance en servilité... Merveilleuse Jacqueline, elle sait feindre l'inquiétude. Il suffit qu'elle parle à mots couverts pour que celui qui m'attend se confonde en compassion. Il se pose dans le fauteuil sans la harceler davantage. Qu'il attende ! Je ne suis pas le laquais des ministres, moi. À d'autres, ceux qui ayant bâti leur affaire aux frais du contribuable se prévalent d'injusticiabilité derrière le parapluie de leurs accointances. Et moi on me traque pour abus de position dominante ! Je sais

ce que veut le ministre ; il le payera cher. Qu'il attende. L'homme ponctuel que je suis est toujours en retard de douze minutes : il porte le masque du surmenage. J'ai besoin de douze minutes très exactement pour entrer dans mon rôle. Douze minutes pour préparer la réunion, douze minutes pour fabriquer douze minutes de retard, douze minutes pour avoir la tête du type accablé par la mauvaise nouvelle à laquelle Jacqueline a fait allusion de façon elliptique. C'est peu, douze minutes, pour un homme surmené, et je suis l'homme surmené. Ce sont les douze minutes de ma vie les plus nécessaires. Ils y mijotent, le temps que je superpose à mes traits les traits du grand patron. J'entre, l'adversité peinte sur le front ; eux, l'air de la sollicitude. Alors je fais celui qui prend sur lui, et leur confusion est totale. Je tire d'eux ce que je veux. Cela marche à chaque fois. Le grand patron est en moi un autre : au cœur de la nuit, il est le désir de rouler à deux cents à l'heure et d'entendre les hurlements des sirènes. On m'arrête et je fais un grand sourire au flic à qui je tends ma carte d'identité ; puis, pour le consoler de se laisser corrompre, je lui paye un coup à boire dans un bistrot sordide. Rester avec lui à l'heure d'avant les poubelles, comme un délinquant ; j'aime les gens. Et rentrer à la maison en tapinois ; c'est à cette heure-là que j'ai ému ma concierge.

AVENUE HOCHÉ – 16 HEURES 15

Je n'aime pas les politiques. Merci monsieur le ministre, et vous remercierez qui de droit pour son soutien dans l'affaire Chic. Blanc-seing pour mon développement dans l'énergie nucléaire. Zone Amérique du Nord, précise-t-il.